

UNE ENQUÊTE DE FREDRIC DRUM

L'AMULETTE DU CHASSEUR

GERT NYGÅRD SHAUG



J'AI
LU

INÉDIT

L'AMULETTE DU CHASSEUR

Du même auteur
aux Éditions J'ai lu

Le zoo de Mengele

1. Le zoo de Mengele
2. Le crépuscule de Niobé
3. Le bassin d'Aphrodite

Les enquêtes de Fredric Drum

Le sang de la terre

GERT NYGÅRD SHAUG

L'AMULETTE DU CHASSEUR

Une enquête de Fredric Drum

roman

Traduit du norvégien
par Alex Fouillet



Titre original :
JEGERDUKKEN

Ouvrage publié sous la direction
de Thibaud Eliorff

Cette traduction a bénéficié du soutien financier du NORLA,
centre pour la littérature norvégienne à l'étranger.

© Gert Nygårdshaug, 1986
© Éditions J'ai lu, pour la traduction, 2015

Fredric Drum rencontre le printemps, trempé jusqu'aux os, mais plein d'expectative optimiste.

Le soleil printanier était piquant et chaud. Fredric Drum le sentit lui attaquer le nez ; il plissa les yeux et éternua violemment à trois reprises.

Ces éternuements passèrent plutôt inaperçus, ils n'étaient pas nombreux à attendre le bac pour Hovedøya. En outre, puisque l'après-midi était déjà bien avancé, la plupart des passagers allaient dans l'autre sens.

À cinq heures moins dix, seules trois autres personnes devaient emprunter ce bac.

Une mouette fit claquer sa carte de visite sur les lattes grossières du ponton, à quelques centimètres de la jambe de Fredric. Quelques gouttes marquèrent l'étoffe claire, mais il ne se donna pas le mal de les enlever ; c'était le printemps, la nature était généreuse, dans toute sa diversité. L'air était vif, le ciel bleu et tiède, il faudrait encore attendre pas mal d'heures avant que le soleil disparaisse derrière les collines à l'ouest de la presqu'île de Bygdøy.

Les reflets des rayons jouaient sur les rides à la surface grise du fjord ; quand Fredric fermait presque complètement les yeux, ils se transformaient en oiseaux blancs

qui sortaient de l'onde pour passer devant lui en volant, dans le silence le plus complet.

Les rayons du soleil pouvaient être tant de choses...

Il tira un petit objet de sa poche, un morceau de cristal taillé en étoile à cinq branches, d'environ trois centimètres de large et épais d'un. Fredric Drum ne se séparait jamais de cette étoile, qui chauffait dans le fond de sa poche de pantalon. De belles couleurs crépitèrent devant ses yeux quand il la leva vers le soleil. Il éternua de nouveau et se dépêcha de ranger le cristal.

Le bac arrivait, chargé à bloc de citadins qui avaient profité de la journée pour goûter le printemps sur l'île d'Hovedøya.

Il était de bonne humeur, plus guilleret que depuis longtemps. Cela ne tenait pas seulement à cette merveilleuse ambiance printanière ; dans sa poche, il avait l'invitation envoyée par un importateur de vin français désireux d'organiser une dégustation de différents crus de l'appellation saint-julien, en collaboration avec un restaurant réputé de la capitale. Elle devait avoir lieu ce jour, samedi 5 mai. L'événement était prévu pour cinq heures et demie sur Hovedøya, plus précisément au café de l'île, réservé pour l'occasion. L'invitation avait été imprimée sur un beau papier frappé du logo de l'entreprise dans le coin supérieur gauche.

Un restaurant réputé de la capitale ? Aucun nom ne figurait, mais Fredric était presque sûr qu'il s'agissait du *d'Artagnan*. Le Danois jovial et grand amateur de vin qui le gérait comptait d'ailleurs parmi les amis de Fredric. Oui, ce devait être le *d'Artagnan*, songea Fredric. Peu de restaurants d'Oslo étaient susceptibles d'avoir ce genre d'idée.

Le bac avait accosté et débarquait ses passagers. Quand il serait vide, Fredric et les trois autres pourraient embarquer.

Curieux. Fredric avait l'impression d'être le seul œnologue du groupe. Deux femmes qui emportaient une glacière et des sièges pliants partaient sûrement profiter de cette claire soirée de printemps dans la nature, au bord de l'eau ; elles s'installèrent à l'arrière. Les deux hommes allèrent se poster à l'avant. L'autre type pouvait être un touriste, à en juger par les coups d'œil curieux qu'il promenait alentour. Fredric se tranquillisa à l'idée que le reste des invités prendraient sans doute le bac suivant, dont les horaires correspondaient mieux. Lui était parti en avance, il voulait se balader un peu sur l'île avant la réception. Écouter les oiseaux chanter. Chercher des coquillages sur la plage. Humer les parfums de la nature. Se vider la tête des dernières scories de l'hiver.

Le bac démarra à reculons et pivota en direction d'Hovedøya.

Appuyé contre la cabine, Fredric pensait à lui-même. Il avait entendu dire que son visage juvénile et un peu émacié ne semblait pas assez mûr pour appartenir à un homme de presque trente-quatre ans. Un examen plus attentif révélait que ce regard bleu, en apparence crédule, pouvait devenir dur, comme celui d'un chien de traîneaux, trahissant expérience et détermination. Mais la dérision, l'humour n'étaient jamais loin ; le rire était en réalité l'arme numéro un de Fredric Drum. Il s'en était servi pour se tirer de nombreux mauvais pas, qui n'avaient pas manqué au long des trente-quatre années de sa vie. Sa curiosité sans bornes l'avait conduit dans des situations aussi étranges que peu souhaitables.

La palme revenait pour l'heure à un drame en France, presque deux ans plus tôt, dans lequel il était complètement innocent, mais où il avait malgré tout été la cause indirecte de la mort affreuse de sept personnes¹. Cet événement avait d'ailleurs plongé un Fredric Drum d'ordinaire joyeux et optimiste dans des épisodes dépressifs longs de plusieurs mois. Dont il sortait enfin. Pour retrouver la lumière. Le printemps était là, du vin l'attendait. Du *bon* vin.

Le bac filait, il atteindrait bientôt Hovedøya, l'oasis protégée du fjord d'Oslo.

Petite dégustation^{*2}. Les mots se répercutaient dans son crâne, mais il jeta les associations malheureuses par-dessus bord. Il avait tiré un trait sur la France. La silhouette d'une belle femme, Geneviève, avait presque disparu. Presque.

L'autre passager masculin se tenait tout à l'avant de l'embarcation. Il avait posé un sac ouvert entre ses jambes – du matériel photo, à ce qu'en vit Fredric. Il semblait apprécier le paysage et l'air marin modérément frais. Son regard attentif parcourait l'horizon, mais se tournait de temps en temps vers Fredric.

On l'avait surnommé *le Pèlerin*. Lui n'utilisait plus cette dénomination depuis longtemps, mais chaque fois qu'il était mêlé à des événements donnant lieu à des articles dans les journaux, ce surnom refaisait surface. Il le détestait. Il était né plusieurs années auparavant, au détour d'une conversation anodine avec une célébrité avec qui il avait ensuite connu une relation malheureuse.

1. Voir *Le sang de la terre*, Éditions J'ai lu, 2016. (N.d.E.)

2. Tous les mots ou expressions en italiques suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.T.)

« J'ai trouvé mon pèlerin ! » avait-elle confié à l'un de ces vautours de la presse hebdomadaire. Très vite, il était apparu que cette « découverte » ne la passionnait pas plus que ça. Lui n'en était pas sorti indemne. Et les conséquences s'en faisaient encore sentir. Il détestait le Pèlerin. Il lui arrivait aussi de détester Fredric Drum, bien qu'il ne s'agisse peut-être que d'un épiphénomène.

Il se rendit soudain compte que le type à l'avant lui faisait signe de le rejoindre. Fredric s'exécuta sans conviction. Ils étaient à mi-parcours, la forteresse d'Akershus se dessinait derrière eux.

« Désolé de vous déranger », commença le bonhomme. Il devait avoir cinquante et quelques années et faisait penser à un ancien ministre de la Culture. Ses paupières avaient l'air lourdes, très lourdes. « Vous savez si ces canons, à Akershus, ont déjà servi contre une puissance hostile ? Je m'intéresse à l'Histoire, voyez-vous, mais je connais mal celle d'Oslo. »

Il parlait vite, avec empressement, sans marques régionales particulières.

« Les canons, oui... » Fredric réfléchit. « Ils n'ont sans doute jamais... » Il s'interrompit et regarda fixement sur sa gauche.

Un cabin-cruiser arrivait à toute vitesse droit sur le bac qui n'avait plus que cent mètres à parcourir pour accoster au ponton d'Hovedøya. La collision paraissait d'autant moins évitable que la petite embarcation ne déviait pas du tout.

« Bordel ! » hurla Fredric en faisant un pas en arrière, mais il fut retenu par l'autre qui lui avait manifestement attrapé le bras dans un réflexe de panique.

La sirène du bac poussa un hululement désespéré qui s'éteignit bientôt. La suite ne prit que quelques secondes,

mais elle donna à Fredric l'impression d'un film au ralenti, irréel, proche et violent.

Juste avant l'impact, quelqu'un se jeta du cabin-cruiser dans l'eau. Un fracas épouvantable retentit et quelque chose se désintégra. L'arrêt brutal du bac déséquilibra Fredric, qui bascula par-dessus le bastingage tandis que l'étreinte autour de son bras se relâchait. Dans sa chute, Fredric enregistra trois choses. Un gros éclat de plastique pointait de la gorge du type, juste sous son menton ; sa main droite s'ouvrit, laissant tomber dans l'eau grise une seringue et son aiguille ; le sac de matériel photo suivit le même chemin.

Fredric eut le temps d'enregistrer ces trois choses avant que l'eau glacée du fjord se referme sur lui.

Il se débattit pour rejoindre la surface. Toussa, cracha, râla. Froid, c'était froid ! L'eau lui piquait les yeux, il serra les paupières plusieurs fois pour recouvrer une vision normale. Le bac et le cabin-cruiser dansaient sur les vagues juste devant lui, à l'arrêt. Ni l'un ni l'autre ne paraissait assez endommagé pour menacer de couler. Il fit la planche et s'immobilisa. Il se servit du ciel comme écran de projection pour se repasser mentalement les derniers instants. Puis il se retourna et sa tête heurta un petit objet qui flottait à proximité : une espèce de poupée. Sans réfléchir, il l'attrapa et la fourra sous sa chemise avant de rejoindre en mouvements puissants de crawl le rivage d'Hovedøya.

Un groupe l'accueillit : les gens qui attendaient sur le quai de prendre le bac, sur le chemin du retour après une journée ensoleillée.

« Plus de peur que de mal ! réconforta l'un.

— Enfoirés de chauffards, il faudrait les mettre au trou sans délai ! fit valoir un autre.

— Le chauffard a été hissé sur le bac, informa quelqu'un.

— Donnez des serviettes à ce pauvre gars ! » cria une femme.

Avant d'avoir parcouru cinq pas sur la plage, Fredric avait huit serviettes entre les bras. Il fit un sourire penaud et remercia à droite, à gauche. Puis il partit à reculons entre les arbres en faisant comprendre qu'il souhaitait ôter ses vêtements trempés et malodorants. Il fut bientôt seul au milieu d'une végétation luxuriante de printemps.

Il se déshabilla à la hâte. Un drôle d'objet ébouriffé tomba de sa chemise et s'enfonça un peu dans l'herbe. Ce devait être une espèce de poupée.

Fredric se sécha en utilisant les huit serviettes, puis prit tout son temps pour tordre ses effets personnels ; le résultat fut satisfaisant. Il se mit ensuite à danser comme une espèce de faune, mais se rendit compte avec une certaine surprise qu'il n'avait pas froid. L'air était doux ; il se calma. Posa un œil sceptique sur ses vêtements. Le bouquet laissait franchement à désirer. Il gâcherait toute la réception s'il s'y présentait dans cet état. Pas de bon vin pour Fredric Drum ce soir. En secouant la tête, il commença à enfiler ses vêtements humides.

Il resta un moment dans la végétation. Le vert était intense. Incroyablement intense : toutes les nuances de vert, depuis les feuilles foncées et pointues de la *rosa gymnocarpa* jusqu'aux chatons jaunâtres des bouleaux. Une puissante odeur de terre printanière lui montait aux narines. Un petit papillon, un des premiers citrons de la saison, vint se poser sur une branche juste devant le bout de son nez. Presque immobile, il ressemblait à s'y méprendre aux autres feuilles. Le camouflage était

parfait. Dans la futaie, les merles formaient un orchestre cacophonique.

Il s'assit sur une souche moisie pour laisser ses vêtements sécher encore un peu. Un émerveillement vif et optimiste frémissait dans sa poitrine. C'était incroyable ce que la nature bouillonnait ! Cette débauche de vie ! Cet ensemble dans lequel il se trouvait. L'ensemble.

Fredric se leva d'un bond. *Le type avait dû être tué sur le coup par l'éclat de plastique qui lui avait transpercé la gorge.* Pour sa part, Fredric n'avait fait que passer par-dessus bord. Pas plus mal. Ça lui avait évité de voir tout le sang.

Il y avait du remue-ménage sur le quai. Il entendit le ronronnement de plusieurs autres bateaux qui arrivaient.

« Où est le passager qui s'est retrouvé à l'eau ? gueula une voix puissante.

— Dans le bois, il essore ses vêtements », répondit quelqu'un.

Personne ne sait ce que j'essore, songea Fredric en levant les yeux vers le soleil à travers les feuilles. Même les ombres étaient vertes. Il rassembla sept des huit serviettes, posa la huitième sur l'espèce de poupée et l'emballa dedans. Puis il reprit le sentier par lequel il était arrivé.

Au bac et au cabin-cruiser, à présent amarrés au quai, s'étaient ajouté un bateau de la police et un de secours médicaux. Tandis qu'il approchait, une civière recouverte d'un drap blanc fut évacuée du bac et embarquée sur le bateau des secours, qui mit bientôt le cap sur Rådhusbryggen.

« Il est là ! » cria une dame en tendant un doigt vers Fredric.

Il fut immédiatement au centre de l'attention, bombardé d'un millier de questions. Au lieu de répondre, il se mit à distribuer les serviettes, sauf celle qui enveloppait

la poupée. Il se fraya ensuite un chemin vers le bateau de police, en secouant la tête. Un agent en uniforme l'invita à monter à bord.

« Le passager ? » demanda-t-il sans animosité particulière.

Fredric hocha la tête.

« On ne va pas tarder à partir pour Rådhuskaia, mais nous voudrions d'abord avoir quelques éclaircissements de votre part. » Il lui fit signe de descendre dans le bateau.

Ils étaient quatre policiers en tout. Deux d'entre eux interrogeaient le pilote et le garçon de pont du bac, un troisième se tenait tout près d'un jeune boutonneux emmitouflé dans une couverture en laine, assis dans un coin. Le pilote du cabin-cruiser, devina Fredric. Le quatrième policier, celui qui avait invité Fredric à bord, dégaina un bloc et un crayon.

« Nom, numéro d'immatriculation, demanda sèchement le fonctionnaire.

— Henning Haugerudsbråten, vingt-sept zéro cinq cinquante-deux », répliqua Fredric sans la moindre hésitation ; il s'entraînait depuis longtemps.

L'agent nota et pria Fredric de raconter ce qui s'était passé.

Fredric fit un récit précis de ce qui devait être mentionné, sous le regard exorbité du boutonneux. L'expression était tout sauf amicale, et Fredric se demanda s'il serait condamné à de la prison. Homicide involontaire. Pourquoi avait-il dirigé le cabin-cruiser droit sur le bac ? Inattention ? Panique ? Défaillance technique ? Il se surprit à privilégier cette dernière hypothèse. Il ne souhaitait la prison à personne.

« Alors on y va », décida le responsable du quartette.

Il avait donné une fausse identité, de crainte que le Pèlerin ne fasse sa réapparition dans la presse. Les tabloïds avaient la très mauvaise habitude d'établir des liens entre des choses qui n'avaient vraiment pas besoin d'être connectées. Par acquit de conscience, il donna l'adresse du restaurant *Kasserollen* pour que les autorités puissent le trouver en cas de besoin de renseignements complémentaires.

Le bateau ne mit que deux ou trois minutes pour rejoindre Honnørbyggen. La radio ne cessa de jacasser pendant la traversée, et à l'arrivée plusieurs voitures de police attendaient, entourées de badauds. Fredric refusa tout net qu'on le raccompagne chez lui en panier à salade.

Au moment où ils débarquaient, le jeune homme se libéra du fonctionnaire qui le tenait par le bras.

« C'était un accident, vous entendez ?! Ce n'était pas volontaire ! » brailla-t-il.

Fredric se retourna et croisa son regard désespéré. *Pourquoi tant de fureur ?* songea-t-il. *Si c'est un accident, tu n'as rien à craindre.* Il remonta ensuite rapidement le quai et mit le cap sur un banc le long du mur sud de l'hôtel de ville. Il faisait tiède, le soleil chauffait encore. En peu de temps, ses vêtements seraient complètement secs et l'odeur se serait estompée.

Un accident, c'était un accident.

Il avait vu lui échapper la perspective d'une soirée plaisante agrémentée de bon vin en compagnie de gens agréables. Pas de quoi en faire toute une histoire. Il y aurait d'autres occasions, l'été ne tarderait pas. L'œnologue Fredric Drum n'avait pas à se plaindre.

En dépit de son jeune âge, il s'était fait la réputation d'un des meilleurs spécialistes de la capitale. Grâce à *Kasserollen* et au renom que ce restaurant avait acquis

au fil du temps. Quelques années plus tôt, Fredric et son copain Torbjørn Tinderdal, dit Tob, avaient ouvert le restaurant le plus petit et le plus élégant d'Oslo, *Kasserollen*. Situé dans la très chic Frognerveien, il ne comptait que six tables. On y servait des plats divins, le meilleur de la tradition culinaire norvégienne y côtoyait le raffinement et les innovations de la cuisine française. Les vins étaient triés sur le volet, en provenance directe des châteaux. Après une sélection rigoureuse de la part des deux associés. À chaque plat correspondait un vin attitré, pour que le repas soit parfait. Aucun client n'avait encore quitté *Kasserollen* mécontent. Les faveurs gastronomiques de l'établissement se méritaient : il fallait réserver sa table plusieurs semaines à l'avance. On ne pouvait pas s'y présenter à l'improviste en espérant trouver une place. *Kasserollen* était d'ailleurs l'unique restaurant d'Oslo à avoir décroché deux étoiles au Michelin. L'aménagement intérieur de ce petit lieu intime était en outre si douillet qu'il avait attiré l'attention de milieux dont la bonne chère n'était pas le seul centre d'intérêt. Il avait une *personnalité*, au sens le plus flatteur du terme. Le succès reposait beaucoup sur Tob, sensible à tout ce qui touchait à l'esthétique et au confort.

Tob était aussi assez philosophe. Ses yeux brillaient derrière les verres de ses lunettes rondes quand Fredric et lui profitaient d'un moment de calme pour s'installer à leur table personnelle dans un coin, où ils soulevaient des thèmes débordant du quotidien strict. En outre, Tob avait toujours une maxime appropriée à la situation. Quand on en percevait la profondeur. Torbjørn Tinderdal était un chic type, le meilleur copain qu'on puisse rêver.

Ils étaient assistés et secondés par des élèves de l'école hôtelière. Les places étaient chères aussi pour un contrat

à *Kasserollen*, non seulement en raison de sa réputation de meilleure cuisine de la ville, mais aussi parce que Tob et Fredric partaient du principe que les bénéfices devaient être partagés équitablement entre ceux qui y travaillaient, propriétaires comme stagiaires. Et les bénéfices sur ces dernières années avaient été très bons.

Fredric Drum n'avait aucune raison de se plaindre.

Le soleil n'allait pas tarder à disparaître derrière les nouveaux bâtiments branchés d'Aker Brygge ; le tunnel en plastique permettant aux gens d'éviter la circulation dans la rue en contrebas brillait dans la lumière. *Tyrihans*, l'un des bateaux qui assuraient la liaison avec Nesodden, arrivait à quai. Fredric jouait avec son étoile, qu'il avait tirée de sa poche.

Comme un éclat d'obus. Le choc avait dû rompre la tension dans la coque synthétique du cabin-cruiser, en envoyant un fragment à une vitesse folle vers le type debout à côté de lui. Qui lui enserrait désespérément le bras en attendant de savoir si les canons d'Akershus avaient déjà servi contre une puissance hostile. Comme s'il s'agissait d'une question interdite. Une seconde plus tard, le gars avait la gorge perforée et ne poserait plus jamais la moindre question.

Les rayons du soleil couchant étaient fractionnés par les prismes rigoureux qui constituaient les branches de l'étoile, les faisant se teinter en associations de couleurs inhabituelles. Fredric s'émerveilla. Il avait été plusieurs fois spectateur d'un phénomène étrange : il y avait une sorte de communication entre le cristal et lui, entre le cristal et les circonstances extérieures ; il percevait des choses qui échappaient à Fredric. Celui-ci pensait que cette étoile lui avait sauvé la vie au moins une fois pendant son séjour dans les meilleures régions viticoles du

sud de la France, presque deux ans plus tôt. Ou, comme Tob l'avait formulé : « *Dans le cristal, il y a la réponse à l'énigme à laquelle le genre humain se heurte depuis toujours : l'origine. Dommage que personne ne soit capable de comprendre le langage de ce cristal.* »

Les teintes n'étaient pas courantes, ce jour-là, mais il ne fallait sans doute pas s'en étonner. Il avait été témoin d'un accident violent, et le cristal exprimait peut-être par là le champ de force qui le liait à son propriétaire. Ce champ ne connaissait ni sujet ni objet, rien qu'un « quelque chose ». Les couleurs en étaient un élément et ne mentiraient jamais.

Il avait presque complètement séché. À côté de lui sur le banc reposait la serviette mouchetée de vert dans laquelle il avait emballé l'espèce de petite poupée ébouriffée. Il envisagea un court instant de tout flanquer dans une poubelle, mais se ravisa. Pourquoi ne pas l'emporter chez lui pour examiner plus attentivement cette « découverte » ? Ça faisait quand même un moment qu'il la trimballait, sans qu'il sût bien pourquoi.

Il héla un taxi.

Morgan, la pension où il habitait, se trouvait dans Parkveien. C'était un endroit calme et assez huppé. Il y avait ses quartiers depuis presque un an, une espèce de record personnel de durée passée dans une même pension. Car Fredric Drum en changeait régulièrement, n'ayant jamais ni loué ni possédé aucun appartement. Tob et ses autres amis le taquinaient parfois avec insistance sur cette habitude toute particulière. Ils y voyaient l'impossibilité pour lui d'avoir une vie privée, un « domicile » où il pourrait s'enraciner et se plaire.

Des racines ? Un domicile ? Fredric n'avait jamais compris le point de vue des autres. Que ferait-il d'un

« domicile » ? N'avait-il pas de racines ? Que si, comme tout un chacun. En toute simplicité. Aucune obligation matérielle. Aucun stock d'affaires personnelles. À la rigueur sa collection désormais vaste et intéressante de bouteilles de vin, les siennes propres, qu'il trouvait de plus en plus pénibles à trimballer. C'était peut-être pour cela qu'il habitait au *Morgan* depuis si longtemps. Sinon, il changeait habituellement d'adresse tous les six mois. Une espèce de loi implicite paraissait régir son existence en pension : au bout d'environ cent quatre-vingts jours d'un séjour anonyme, une phase nouvelle démarrait : les propriétaires et les autres locataires devenaient trop familiers, et ça l'oppressait. Ses propres habitudes s'inscrivaient dans une routine révélatrice de l'atmosphère de la pension. Il avait l'impression de se changer en un rouage organique d'une machinerie sordide. C'était à ce moment-là que Fredric Drum choisissait de déménager.

Des racines ? Un domicile ? Un jour peut-être. Mais ça pouvait attendre. Il avait un rêve imprécis, une sensation diffuse.

Il entra dans le bâtiment et remonta le couloir silencieux jusqu'à sa chambre. Ou plus exactement *ses* chambres : il louait un petit salon et une chambre à coucher. Le salon contenait le strict nécessaire : un grand bureau clair sur lequel livres et papiers étaient soigneusement empilés, une bibliothèque, deux fauteuils confortables et une table classique sans nappe. Des rayonnages de bouteilles masquaient les murs ; il y avait exactement trois cent quarante bouteilles, d'après son dernier recensement.

Il posa le paquet au milieu de la table.

Il prit une douche en sifflant et passa des vêtements propres. Sa poitrine le picotait agréablement, et il s'amusa à se faire des grimaces dans le miroir. N'était-ce dû

qu'au printemps ? Pas seulement. Bientôt, dans quelques semaines, il partirait pour une expédition passionnante en compagnie d'un excellent ami anglais. Il était plein d'expectative optimiste.

Du vin ? Ne devait-il pas s'accorder du bon vin de sa cave ? À la vérité, il n'était pas ravagé d'avoir manqué la dégustation à Hovedøya. Il les imaginait en train de humer, se gargariser, recracher. Encore que, peu de gens recrachaient le bon vin. Le cas échéant, ce devait être les gars du Vinmonopolet, pour peu qu'on les ait invités.

Il se mit à faire des allers et retours devant ses rayonnages. Tira une bouteille ici, une autre là. Son choix finit par se porter sur un Château du Tertre 1975, un cinquième cru de la région de Margaux. Fredric estimait que ce château était sous-classifié dans la nomenclature conservatrice de 1855 des vins du Médoc. Le Château du Tertre aurait dû être second cru.

Il remplit la moitié d'un verre en cristal et s'assit bien confortablement dans l'un des fauteuils.

La couleur était rouge-brun profond. Le parfum faisait penser à des cerises très mûres et à des amandes ; n'y avait-il pas aussi un soupçon de vanille ? Il était rond, plein et doux, mais sa force était toujours là. Ce vin pouvait encore attendre de nombreuses années. Il vida son verre à petites gorgées et s'en servit un autre.

Son regard tomba alors sur le paquet humide posé sur la table devant lui. Il le tira vers lui et l'ouvrit prudemment. Le dos de la poupée apparut – elle était sur le ventre. Elle avait l'air vieille et usée, ses vêtements semblaient faits d'un moyen terme entre de la peau et de l'écorce. Le séjour dans l'eau ne paraissait pas les avoir spécialement ramollis. Il la fit pivoter et sentit son sang quitter son corps, ses cheveux se dresser sur sa tête ; le

silence autour de lui le vida soudain de tout l'air que ses poumons contenaient.

Il avait déjà vu cette poupée ! Pas en tant que poupée ; ça avait été une petite momie d'enfant dont la photo avait figuré dans toute une série de périodiques archéologiques. Un bébé eskimo du XVI^e siècle, découvert au Groenland par des chasseurs, quinze ans plus tôt.

Fredric se recula tant qu'il put sur son siège, en fixant l'objet sur la table d'un regard résolument incrédule. Une poupée hideuse. Une copie grotesque. Il comprit progressivement, tandis que son cerveau se remettait à travailler, qu'il s'agissait d'une poupée.

Elle mesurait à peine trente centimètres de long, portait une grenouillère en peau froissée. Une veste à capuche en fourrure. À la place des orbites vides de la momie groenlandaise, deux yeux jaunes, effroyablement vivants et pareils à ceux d'un chat, l'observaient. Ses mains faisaient penser à deux petites griffes, noires, racornies. La personne qui avait fabriqué cette copie ne manquait pas de talent. Le visage ressemblait à de la peau humaine desséchée et craquelée, les vêtements en peau auraient très bien pu être vieux de plusieurs siècles.

Un long sifflement monotone se fraya un chemin entre les lèvres de Fredric.

Il resta figé une demi-heure, une heure peut-être. Cette poupée particulière, la réplique d'un bébé eskimo vieux de cinq cents ans, devait faire une forte impression sur tous ceux qui la voyaient. Il se rappela sa réaction la première fois qu'il avait vu la photo de cette momie. Ce n'était pas le genre de choses qu'on pouvait oublier facilement. Elle avait longtemps habité sa conscience, elle le faisait encore. Sa réaction présente était renforcée par le contact physique et la représentation tridimensionnelle

de cet objet sur la table devant lui, ses yeux au rayonnement glacial. *Qui pouvait bien fabriquer des objets pareils ?*

Il parvint enfin à poser la poupée à plat sur une étagère, sans l'ôter de sa serviette mouchetée de vert. Il termina sa bouteille de vin et en déboucha une autre, cette fois un saint-émilion bon mais assez peu connu : un Château Grâce-Dieu. Un cru à même d'évoquer des souvenirs capables de refouler un peu cette horrible poupée. Ce fut le cas.

Le corps lourd, mais la tête aussi légère que si elle contenait de la laine, Fredric Drum décida d'aller se coucher. Le lendemain et les jours suivants seraient des jours ouverts. De bonnes journées de travail à *Kasserollen*. Tour à tour en cuisine et en salle. Ils se partageaient toutes les tâches, ce qui permettait de tromper la routine tout en stimulant la spontanéité et créait cette atmosphère que les clients appréciaient tant.

Juste avant de passer dans sa chambre, il jeta un coup d'œil vers l'étagère sur laquelle il avait étendu la poupée. Elle n'était plus allongée : elle était assise, appuyée contre le mur.

2

Petit Eskimo fait une révérence et disparaît, Fredric Drum choisit *Jungle Cock*, *Black Gnat* et *Pire que le vison*.

Torbjørn Tinderdal essuya soigneusement ses lunettes. Sa bouille ronde et enjouée exprimait un grand intérêt. Il restait une heure avant l'ouverture de *Kasse-rolle*, les deux amis s'étaient donc installés à leur table personnelle derrière les rayonnages de bouteilles. Dans la cuisine, l'apprenti Wackradaisan Wickramashingshe, un fils d'immigrés du nord de l'Inde, peaufinait une sauce à l'estragon tout à fait spéciale.

« Elle flottait, comme ça, poursuivit Fredric, et je peux te dire que c'est une copie *fidèle* de la momie esquimaude que tu vois ici. Un bébé. »

Fredric montra à Tob la photo trouvée dans un magazine d'archéologie.

« Hmm... » Tob remit ses lunettes. « Un petit chasseur qui n'est jamais devenu chasseur. Les Inuits enterraient les leurs dans la glace ? »

— Non. Les Inuits et les Eskimos avaient des sépultures en pierre. Ils recouvraient leurs morts de pierres après les avoir équipés de divers objets pratiques dont

« Hugar le chasseur, murmura Tob en essuyant ses lunettes. Au chasseur Hugar », répéta-t-il en levant son verre. Ils trinquèrent en silence.

Fredric prit alors un petit cadre : un poème soigneusement calligraphié. Il le posa à côté de la poupée.

« Tu veux lire, Julia ? » demanda-t-il.

Julia lut :

« Là où la glace est bleue et froide
où le jour attend le signal du chasseur
c'est là qu'on conduit un peuple, dans la contrainte et
la violence
loin de la vallée fertile.

La où la mère a allaité son enfant jusque dans la mort
le petit chasseur a fait son serment
Loin de la faim et de la misère
la vengeance parcourait le plateau.

Et la vengeance fut attirée dans la salle du royaume
des morts
tandis que les rivières vidaient leur chagrin
Des étrangers ne tardèrent pas à construire dans la vallée
fertile
là où le chasseur avait sa demeure. »

« C'est beau, souffla-t-elle.

— Le poème de Hugar, des Inuits, du Rødal. Il devra toujours en être ainsi. Il trouvera une place d'honneur à *Kasserollen*. Avec Barek. D'accord, Tob ? »

Fredric adressa un clin d'œil à son copain.

Tob hocha la tête et leva son verre encore une fois.

« *Go right to Birmingham'n tell the King!* »

Resté dans son monde pendant la majeure partie du récit de Fredric, l'Anglais était soudain revenu à la vie.

« Stephen : 40 – Fredric : 17 !

— Attends, attends, rit Fredric, il nous reste deux semaines de vacances ! Et je m'en sors de mieux en mieux avec ma canne à pêche ! »